

VOYAGE D'EXPLORATION  
A TRAVERS LE SAHARA OCCIDENTAL  
ET LE SUD MAROCAIN

PAR  
**CAMILLE DOULS**<sup>1</sup>

---

Dans les premiers jours de l'année 1887, je me faisais déposer sur la côte du Sahara par des pêcheurs canariens avec l'intention d'explorer les steppes inconnues du Sahara occidental.

Un séjour prolongé que j'avais fait au Maroc où j'avais appris la langue arabe avait confirmé mon opinion sur la manière de faire la traversée du Sahara. L'exemple de René Caillé, Panet, Rohlf, Lenz me prouvait et me donnait la conviction absolue qu'il est possible de voyager dans cette partie de l'Afrique sous le couvert musulman. Aussi c'est comme ces glorieux devanciers que j'entrepris mon exploration.

Ce fut mon point de départ qui me laissa le plus longtemps perplexe. La route du nord par l'Atlas et le sud marocain m'était fermée comme à tout Européen, et dans un pays où j'étais connu, il m'eût été fort difficile sinon dangereux d'entreprendre mon voyage sous un déguisement. La route du sud par le Sénégal et l'Adrar présentait les mêmes inconvénients; L. Panet qui, mieux que tout autre, pouvait jouer un rôle parmi les Maures puisqu'il était mulâtre et originaire du Sénégal en avait fait une rude expé-

<sup>1</sup> 1. Communication adressée à la Société dans sa séance générale du 16 décembre 1887. Voir la carte jointe à ce numéro.

rience; de sorte qu'il ne me restait plus que la voie de la côte. C'est celle que je pris.

Certes le projet d'aborder en plein pays maure comme un naufragé n'était pas exempt de dangers, mais c'était la seule voie qui n'eût pas été essayée. Il est vrai que de malheureux naufragés jetés par les flots sur cette côte inhospitalière, avaient été à plusieurs reprises victimes de la barbarie et de la férocité des Maures, mais c'étaient des naufragés chrétiens et pour les musulmans du Sahara tout ce qui vient par mer est un présent de Dieu.

Quel accueil feraient-ils à un musulman, à un frère, ou à quelqu'un qui réussirait à se faire passer pour tel? En réponse à cette interrogation j'abondais dans un sens optimiste et je ne pouvais me résoudre à croire que les musulmans sacrifieraient un homme qui proclamerait que Mahomet est le prophète de Dieu, et qui réciterait avec eux le fâtha. Je spéculais ainsi en quelque sorte sur les mœurs arabes qui accordent l'hospitalité aux musulmans étrangers et leur facilitent les moyens de regagner leur patrie.

C'est avec cette conviction que je me fis déposer sur la côte du Sahara, seul, sans escorte, comme un malheureux naufragé.

J'abordai entre le cap Bojador et le Rio de Oro, en un point de la côte nommé Garnet-Cap. J'eus le malheur de tomber entre les mains d'une fraction des terribles Oulad-Delïm, les écumeurs du Sahara occidental, qui hantaient la côte avant de retourner dans leur territoire vers l'est.

Dépouillé, maltraité, chargé de chaînes, je subis pendant douze jours une très cruelle captivité et je ne dus la vie qu'à ma connaissance des prières musulmanes que je récitais chaque fois que ma position devenait plus critique. Au bout de ce laps de temps ma constance eut enfin son prix; un hadji crut reconnaître en moi un Turc. Il expliqua à ses compagnons comme quoi de l'autre côté du désert il existe des musulmans d'une race tout à fait différente de la

leur, d'un langage et de mœurs sans analogie avec ceux du Sahara et qui sont pourtant des fils dévoués de l'Islam. Son avis prévalut ; je fus aussitôt délivré de mes fers et agréé comme « frère » dans la tribu. Étant de cette manière devenu l'hôte d'une des tribus les plus redoutées du Sahara, je pus parcourir de concert avec eux et avec une sécurité relative les steppes encore inexplorées des Maures nomades.

Pendant les cinq mois que je vécus sous la tente je pus étudier à fond les mœurs, l'état social et la langue de ces bohémiens du désert.

J'étais parvenu à me faire rendre ma boussole à cadran solaire et un petit thermomètre. C'est à l'aide de cette boussole que j'ai pu tracer mon itinéraire d'une manière à peu près exacte en m'aidant de points de repère connus.

Comme points de repère j'avais pris les caps Juby, Bojador et Garnet ainsi que la factorerie espagnole du Rio de Oro sur la côte ; à l'intérieur la sebkha d'Ijil, dont la position a été déterminée par le colonel Vincent en 1860 ; la sebkha de Zemmour visitée par le Sénégalais Panet en 1859 et enfin Tindouf reconnu par le rabbin Mardoché, et le Dr Lenz en 1880.

Voici comment j'ai opéré pour tracer mon itinéraire. J'ai calculé toutes mes distances par journées de marche. La journée de marche d'un campement de nomades est d'environ 25 kilomètres. J'en ai fait maintes fois l'expérience en suivant à pied la caravane et en comptant mes pas. J'avais la direction au moyen de ma boussole et quand je voulais savoir à quel point se trouvait soit une colline, soit une plaine, soit tout autre accident du sol, je demandais à plusieurs nomades séparément à quelle distance nous nous trouvions d'un point connu. C'est ainsi que j'ai pu savoir que j'étais sous le Tropique et à telle distance de la côte en demandant aux Maures combien de journées de marche nous séparaient de la sebkha d'Ijil au sud, Zemmour au nord et dans quelle direction se trouvait l'embouchure du

Rio de Oro par rapport à nous. Mes renseignements contrôlés je marquais mon itinéraire.

On comprendra que j'ai dû agir avec la plus grande prudence pour ne pas éveiller l'attention sur mes demandes incessantes. Tout me servait de prétexte et un nom connu, mais que je feignais d'entendre prononcer pour la première fois était pour moi le sujet d'une foule de questions. J'avais pu réunir quelques feuilles de papier et deux crayons. Je découpais ces feuilles en petits morceaux numérotés que je pouvais aisément cacher dans l'intérieur de la main. J'écrivais en langue française, mais en caractères arabes de manière à ce que si une de ces feuilles eût été égarée et retrouvée, elle ne pût servir d'argument contre mon orthodoxie. De plus, j'avais ménagé une sorte de poche dans l'épiderme de la peau de bête qui me servait de vêtement, et c'est dans cette cachette que j'enfermais soigneusement tous les bouts de papier sur lesquels j'avais inscrit des renseignements. Lorsque je voulais prendre quelque note, je restais en arrière de la caravane ou bien j'attendais que le dromadaire que je montais se fût isolé. Pour me servir de la boussole j'usais des mêmes précautions ou bien j'attendais les heures de prière. Dans ce dernier cas, je prétextais de la nécessité de m'orienter avec l'instrument pour trouver la direction exacte de la Mecque vers laquelle tous les croyants doivent se tourner à l'heure de la prière.

Enfin c'est grâce à ces stratagèmes et à ces précautions que j'ai réussi à tracer mon itinéraire, et à prendre même quelques esquisses des pays que j'ai visités.

Entre le cap Bojador et le Rio de Oro, la côte est bornée de dunes de peu d'élévation avec quelques falaises nommées « djerf » par les Maures. Dans ces parages fréquentés par les pêcheurs canariens, les goëlettes peuvent s'approcher d'une encablure environ du rivage. Cette côte est très poissonneuse, on y pêche en quantité une variété de sardines et de morues dont on fait une grande consommation aux îles Canaries.

En quittant la côte de Garnet-Cap et en se dirigeant vers l'est le sol s'élève en pente douce sur un parcours d'une journée de marche, formant une sorte de plateau à l'étage supérieur. La nature du sol est silico-micacé. Le sable recouvre d'une couche épaisse la surface du sol laissant émerger la tête de quelques quartiers de roche, et donnant naissance à une végétation naine, rachitique et très peu dense. Cette constitution du sol se continue sur un parcours de trois journées de marche. L'aspect général est une surface ondulée dont le relief se dirige parallèlement à la côte. L'eau y est rare et légèrement saumâtre.

A 100 kilomètres environ de la pointe Garnet, dans la direction sud-est-est au sud du 25<sup>e</sup> parallèle, on trouve une courte chaîne de montagnes de peu d'altitude, direction nord-est-sud-ouest se terminant dans sa partie méridionale en mamelons. La structure de ces roches m'a paru être granitique <sup>1</sup>.

Dans cette partie du Sahara, surtout le long de la côte, on trouve en quantité l'*Euphorbia pharmaceuticum* nommé « Daghmouz » par les Maures, plante typique de la végétation saharienne.

Au pied des collines que je viens de citer s'ouvre dans l'est une vallée abritée des vents dont les terres siliceuses sont très propices à la végétation qui y prend un plus grand développement.

En se dirigeant obliquement vers le 24<sup>e</sup> parallèle sur une longueur de 100 kilomètres la surface du sol est plane avec des ondulations nord-est-sud-ouest. En plusieurs endroits il existe des dépressions généralement de forme ovoïdale qui servent de réceptacle aux pluies hivernales.

Les nomades qui prennent leurs quartiers d'hiver dans cette région utilisent ces dépressions favorables à

1. Peut-être le Lak-zab de Si Bou Moghdad. Dans les steppes des nomades les noms de puits ou d'accidents de sol changent avec les tribus, et je me suis vu donner trois ou quatre noms différents pour le même point selon que je m'adressais à des nomades de clan différent.

la culture et y font ordinairement une récolte d'orge.

Plusieurs steppes se succèdent, bornées par de légères collines. Ici on se rapproche du Grand Désert, les sables y sont plus abondants.

Au sud de cette région les nomades m'ont signalé une particularité géologique fort curieuse. Sur la surface sablonneuse du sol se dressent perpendiculairement des roches pyramidales affectant les formes de colonnes, d'obélisques ou d'aiguilles. Si, comme je le crois, ces aiguilles existent, elles expliquent et résolvent un problème qui a fortement intrigué les archéologues. Depuis fort longtemps les caravanes venant du Sahara occidental, racontaient avoir vu au milieu des steppes une colonne dressée et couverte d'inscriptions étranges. M. Tissot qui s'intéressait tant aux curiosités archéologiques, avait fait pendant son séjour au Maroc de nombreuses démarches pour connaître la vérité au sujet de cette fameuse aiguille; d'après le récit des quelques Sahariens qui s'aventurent jusqu'au Maroc qu'il interrogea minutieusement, il avait cru comprendre qu'il s'agissait d'un obélisque avec des inscriptions libyques.

Ayant connaissance de ces faits, j'interrogeai les Maures de ma tribu. Deux seulement m'affirmèrent avoir vu le fameux obélisque : ils lui donnaient la hauteur d'un petit palmier et le plaçaient à mi-chemin entre le point où nous nous trouvions et le Saguiat-el-Amra; c'est-à-dire à sept ou huit journées de marche à l'est du cap Bojador. Mes questions trouvèrent une grande concordance entre la forme des aiguilles érosives dont j'ai parlé tout à l'heure et le fameux monolithe. D'où je conclus que cet obélisque n'a pas été transporté, comme le pensait M. Tissot, mais qu'il appartient à la constitution même du sol et ne peut avoir de bien remarquable que les inscriptions dont il est couvert.

C'est à une distance de 500 kilomètres environ de la côte qu'est située à l'est la limite extrême du parcours des nomades. Dans cette région bornant le Grand Désert sur une

étendue d'un degré de longitude et se dirigeant du nord au sud on trouve les « ouâdis ». Cette zone longitudinale est couverte de collines de sable serrées et difficiles à franchir. Les intervalles de ces collines se couvrent de végétation pendant l'hiver et les nomades y mènent paître leurs troupeaux. Ce sont ces intervalles que l'on nomme ouâdis. Au sud du tropique ces ouâdis sont fort renommés et tous les Maures connaissent le Blad-el-Meurthir dont les herbes d'hiver sont si goûtées des bestiaux. Les ouâdis forment la limite des steppes des nomades et du Grand Désert ou de la Mer de sable comme l'appellent les Maures.

La partie du Grand Désert qui confine les ouâdis est la grande dépression du Sahara que les géographes anglais et espagnols appellent le Djouf<sup>1</sup>. Le Djouf est inhabitable, c'est la véritable Mer de sable des Maures. Les vents qui désolent le Djouf soulèvent le sable avec violence, forment des tourbillons qui creusent le sol et lui donnent l'aspect d'une véritable mer pétrifiée. Ces ouragans de sable trouvent un obstacle dans les dunes des ouâdis et n'envahissent pas les steppes du Sahara occidental. Après la saison des pluies ses bords se couvrent de végétation, le gibier y foisonne et les lièvres, gazelles, antilopes, autruches s'y donnent rendez-vous. C'est dans le sud-ouest du Djouf que les Maures chassent l'autruche lorsque, attirée par la fraîcheur, elle se rend dans cette région. Chaque année on en fait des hécatombes considérables.

C'est le Tropique qui a été le point extrême de mon itinéraire dans le sud des steppes ; c'est la ligne des ouâdis que j'ai suivie en remontant au nord jusqu'à la sebkha de Zemmour.

1. Je conserve ici le nom de Djouf pour désigner cette vaste région inconnue, quoique les Maures nomades ne fassent pas usage de ce nom ; ils n'ont pas de terme spécial pour l'indiquer. Je suis fondé à croire comme Lenz que ce nom ne s'applique qu'à une petite région qui serait le prolongement de la dépression, entre Araouan et Taouadny.

La contrée qui s'étend à l'ouest des ouâdis est stérile et fort monotone, l'eau y est rare et la constitution du sol rappelle celle de la côte avec sa couche sablonneuse et les quartiers de roches qui émergent de la surface. La végétation y est peu dense et on n'y rencontre plus le « daghmouz » que j'ai signalé dans la zone du littoral. Les ondulations sont moins accentuées et l'apparence générale est une succession de plaines avec de petits plateaux.

A deux journées de marche au nord du Tropique la ligne des ouâdis oblique brusquement vers le nord-est et on voit s'étendre devant soi de vastes plaines bornées par des collines d'un aspect fort bizarre. Ces collines, qui doivent leur forme à l'action des éléments qui les effritent, sont pour la plupart isolées, elles ressemblent de loin à des baobabs gigantesques ou à certaines meules de foin dont la partie supérieure a plus de volume que la base : ces plaines sont entrecoupées par des dépressions à efflorescences salines. Le fond de ces dépressions est schisteux ; les roches présentent une surface plane à certains endroits ; on les dirait dallées et carrelées. Après les pluies, le sel se cristallise sur ces phyllades avec l'aspect d'une légère couche de grésil.

Ces plaines sablonneuses sont couvertes de cailloux de diverses couleurs ; quelques-unes des collines que j'ai signalées sont rouges comme du grès bigarré, d'autres au contraire sont noires et paraissent être de granit. Dans le nord de cette région on trouve des arbustes ; la végétation naine des steppes disparaît pour faire place à des plantes arborescentes de la famille des acacias.

Après avoir franchi plusieurs collines à chaînons continus on aperçoit une montagne plus élevée que les autres, d'apparence basaltique et sise près de la sebkha de Zemmour.

La position de Zemmour, marquée par Panet, me paraît être un peu trop septentrionale. Voyageant avec des Maures du sud qui connaissaient imparfaitement la région, les renseignements de Panet ont dû fatalement se ressentir de l'igno-

rance de ses compagnons de route. Les Maures de ma caravane, au contraire, fréquentent très souvent ces parages et comme ils s'orientent parfaitement par l'examen du ciel, j'ai des raisons de croire que les renseignements des Maures nomades sont plus exacts. Or mes compagnons de route m'indiquaient un point de la côte situé un peu au nord de Garnet-Cap, lieu de mon débarquement, comme opposé en ligne droite sous la latitude du point où nous nous trouvions, c'est-à-dire à proximité du Zemmour. Cette sebkha se trouverait donc un peu au nord du 25° parallèle. Je n'ai pas vu la sebkha, quoique passant à proximité; mais, d'après les Maures que j'interrogeais, elle n'est pas exploitée, le sel s'y trouve en couches très minces et une partie de l'année l'eau croupit dans les bas-fonds.

De Zemmour je me dirigeai vers le nord-ouest dans la direction du cap Bojador.

Sur un parcours de 90 kilomètres environ, je trouvai de nouveau les steppes comme dans le sud. Même caractère du sol, mêmes ondulations. Les plantes n'y sont pas denses, mais elles sont aromatiques et très estimées des chameaux. A mesure qu'on s'avance vers la côte, l'eau est moins rare et plus potable.

Plus loin, après avoir franchi un thalweg, je croisai une plaine d'une longueur de 100 kilomètres. Cette plaine est très fertile et donne naissance à une végétation très dense. La végétation de cette partie du Sahara comprend des graminées et des spartacées. Les puits<sup>1</sup> y sont moins espacés et à chaque journée de marche on y trouve de l'eau. Un fait remarquable est que plus on s'avance vers le nord, plus les puits sont abondants. J'en trouve la raison dans l'existence d'une chaîne de montagnes perpendiculaire à la côte et pa-

1. Sous le nom de puits ou citernes, j'entends, dans les steppes, tous les réceptacles d'eau de quelque nature qu'ils soient et qui suffisent à l'abreuvement des troupeaux. Quelquefois ce n'est qu'une simple fosse à fond argileux où s'amassent les eaux de pluie.

rallèle au cours du Saguiat-el-Amra et formant deux versants. Au pied de ces collines on rencontre, d'après les indigènes, de nombreuses sources formant de petits lacs et des ruisseaux pendant l'hiver.

En quittant cette plaine on croise une contrée de désolation, stérile, calcaire, nommée Rag par les Maures. Les nomades évitent ordinairement cette contrée en la contournant par le nord ou par le sud. Je la traversai à la hâte dans sa partie septentrionale ; il n'y a pas de puits et la radiation qui s'exerce avec intensité sur son sol pierreux en rend la marche excessivement pénible.

En se dirigeant obliquement vers le cap Bojador on trouve plusieurs collines d'altitude moyenne, d'apparence basaltique. L'eau de nouveau est abondante. Je croisai dans cette région un chott qui était à sec lors de mon passage mais qui sert d'exutoire à cette partie du Sahara à l'époque des pluies.

La région du cap Bojador est connue sous le nom de Kddâ par les Maures. La constitution géologique du sol change. La surface sablonneuse est percée de roches aiguës et de collines de grès qui s'effritent sous l'action des éléments. C'est ce qui explique le grand nombre de dunes qui existent sur la côte entre les caps Juby et Bojador. Ces sables mouvants expliquent aussi la coutume constante qu'ont les Maures et les habitants du Sahara de se voiler la face. Le sable, d'une extrême ténuité, est soulevé par le moindre vent et pénètre dans les plus petits interstices. Le cap Bojador a plus de dunes que les contrées voisines à cause des vents qui règnent une grande partie de l'année dans cette région. L'action physique sur les roches désagrégées est plus énergique et augmente le volume des sables. Cette désagrégation des roches sous l'action des éléments est très remarquable dans cette contrée. Les gros quartiers de grès commencent à se détacher des collines, rangés extérieurement en forme cylindro-conique. Puis la partie intérieure

s'effrite, se perce jusqu'à ce qu'il ne reste plus que l'enveloppe extérieure. Ces fragments de roches ont alors absolument la forme de cylindres.

Le Kddâ est une des meilleures steppes du Sahara occidental, aussi une grande partie de l'année les nomades viennent camper dans ces parages. A chaque journée de marche on y rencontre des puits et la végétation y est plus abondante. On y trouve du quartz, et de nombreux cailloux aux couleurs variées couvrent la surface du sol, l'apparence est une succession de plaines avec de longues ondulations, généralement parallèles à la côte, qui bornent de très près l'horizon.

On y trouve en quantité des agglomérations d'arbustes qui prennent naissance dans les dépressions du sol et qui tachettent la surface fauve et sablonneuse des steppes; ces sortes de petites oasis sont nommées *grara* par les indigènes.

Ces dépressions sont très fréquentes dans le Sahara occidental. Elles servent de réservoir aux pluies d'hiver, ce sont ordinairement les seules parties fertiles des steppes; les roches et le sable y sont moins épais, et aux endroits où elles ne donnent pas naissance à une végétation arborescente, les Maures les labourent et y font une récolte d'orge. Leur nom générique, qu'elles soient pâturages ou terres arables, est celui de *grara* que je viens de citer.

Au nord du cap Bojador on trouve des dunes qui s'entrecroisent; les unes se dirigeant parallèlement à la côte, les autres perpendiculairement à 40 ou 50 kilomètres du rivage.

Au nord du faux cap Bojador, la plaine est brusquement coupée par une vallée de constitution crétacée à l'extrémité de laquelle est creusé un puits fort abondant.

Vingt kilomètres plus au nord, après avoir franchi des dunes, on rencontre plusieurs lagunes à fond schisteux qui servent à l'abreuvement des troupeaux.

En continuant toujours sa marche vers le nord parallèlement à la côte on trouve des collines de sable isolées et rangées sur une double ligne parallèle. Sous l'action des vents ces collines se déforment continuellement. On croise ensuite une grande plaine couverte de cailloux avec des graminées et quelques tiges d'alfa. Cette plaine est remarquable par cinq ou six tumuli (*brouj*) qui servent de tombeau aux Européens naufragés et assassinés autrefois par les Maures. C'est dans cette région que beaucoup de géographes placent la rivière Belta. Ce que les navigateurs ont pris pour une rivière est simplement un thalweg comme il en existe beaucoup dans la zone des areg, qui devient torrent à l'époque des pluies et débouche dans la mer avec l'apparence d'une rivière.

Un peu au nord on trouve los Matillos. *Los Matillos*, nommés ainsi par les premiers navigateurs portugais qui ont vu cette côte, sont de hautes dunes de sable qui s'étendent parallèlement au rivage sur une longueur de près de 100 kilomètres. Ils ont pour point de départ l'embouchure du Saguiat-el-Amra et se terminent un peu au sud du 27<sup>e</sup> parallèle. Ces dunes sont très hautes et très difficiles à franchir, aussi les nomades les évitent en passant dans l'intérieur.

Au nord de los Matillos l'embouchure du Saguiat-el-Amra se fraye un passage à travers les dunes. Cette rivière est très importante, car une partie de l'année l'eau coule à la surface fertilisant tous ses bords. Son nom arabe veut dire « rivière rouge » à causé de la couleur de la terre argileuse qui forme son lit.

Dans la partie basse de son cours le Saguiat-el-Amra a une direction sud-est-nord-ouest. Je le remontai sur une longueur de 70 kilomètres environ, il est encaissé entre des dunes de sable. La largeur moyenne de son lit est de 65 mètres. Ses bords sont couverts de petits ifs et d'une végétation arborescente. Jusqu'au milieu de son cours,

c'est-à-dire à 180 kilomètres environ de son embouchure, le Saguiat-el-Amra est à sec une grande partie de l'année, mais les Maures en creusant son lit trouvent toujours de l'eau à une petite profondeur.

Sur la rive gauche, non loin de l'embouchure de la rivière, je croisai deux thalwegs conduisant les pluies d'hiver dans le lit du Saguiat. Ces thalwegs se frayent un passage à travers les dunes. L'eau de cette rivière est douce et très légère.

Je traversai le lit du Saguiat à la distance que j'ai signalée, soit environ 70 kilomètres de la côte, et marchai dans la direction nord-ouest. Sur la rive droite de la rivière, on trouve de vastes plaines très fertiles et très favorables à la culture; en plusieurs endroits les Maures y sèment de l'orge et y font en quelques mois une magnifique récolte. La végétation y est dense, on y voit beaucoup d'arbustes; les troupeaux y trouvent d'abondants pâturages.

Je croisai deux ou trois lits de torrents débouchant dans le Saguiat.

A mesure qu'on s'avance vers l'est la végétation naine des steppes disparaît pour faire place à des arbustes. On y trouve en quantité le gommier, surtout la variété appelée *Diedari* dont le fruit appelé *temeur* (datte) par les indigènes est très-goûté, ainsi que le jujubier qui y est très-commun.

A 350 kilomètres environ de la côte commence la pente ouest d'El Hamada.

El Hamada est un large plateau d'une grande étendue. Ses pentes sont très fertiles et la végétation atteint un grand développement. On y trouve des acacias et des jujubiers. La constitution du sol est de marne blanche. Plusieurs endroits sont calcaires. La surface du sol est couverte de cailloux quartzeux aux couleurs variées. Sur le plateau la végétation n'est pas également répartie. Plusieurs endroits sont complètement stériles, tandis que d'autres offrent

l'aspect de véritables pâturages. L'eau y est très rare, mais la végétation est un indice de la fraîcheur du sous-sol et je suis persuadé que si on creusait des puits on trouverait de l'eau en quantité. C'est à l'est d'El-Hamada qu'est située l'oasis de Tindouf. Tindouf n'est qu'un bourg, mais pour les nomades qui ne possèdent sur leur territoire ni villes ni villages, cette oasis prend pour eux les proportions d'une vraie capitale.

Il paraît que Tindouf n'est pas, comme l'annonce Lenz, une ville de fondation récente. M. Emilien Renou m'a assuré avoir vu le nom de Tindouf cité par les auteurs arabes anciens. Comme Trarsa et tant d'autres villes qui ont été prospères autrefois dans le Sahara central, Tindouf a pu, de même, être une ville importante au commencement de l'ère de l'Islam. Quoi qu'il en soit, c'est un marabout du nom de Bel-Hamedj et appartenant à la tribu des Tadjakants qui la réédifia vers 1857 et la fit renaître de ses cendres. Elle ne tarda pas à prendre un grand développement et une certaine importance commerciale.

La ville s'étend de l'est à l'ouest. Comme monuments elle a un minaret et une kouba. Ses maisons sont bâties en argile et ont la même forme que celles des kçours sud-marocains. Au sud du bourg est creusé un puits fort abondant et entouré de jardins. Les palmiers y sont peu nombreux. La ville est ouverte.

Tindouf est plutôt un centre commercial. Située au seuil du Grand Désert elle est la station naturelle des caravanes qui font la traversée du Sahara. Elle est de plus le point de concentration des grandes artères du nord-ouest de l'Afrique.

Les caravanes venant de Timbouktou laissent une partie des marchandises et presque tous les esclaves à Tindouf.

Ainsi la grande « Akabar » de cette année, qui amenait 520 esclaves des deux sexes en route pour le Maroc, a laissé dans cette oasis 499 de ces esclaves qui y ont été vendus et dirigés dans toute l'Afrique septentrionale. En outre les cara-

vanes laissent dans cette ville toutes les marchandises de peu de valeur qui ne peuvent supporter les frais d'un long voyage tels que les peaux de girafe, les poils de chameau ou de chèvre. Enfin les dattes y sont plus savoureuses et à meilleur marché que dans le Ouad-Noun, et c'est de préférence à Tindouf que les nomades viennent se ravitailler portant en échange des peaux de chèvre, de la laine et des poils de chameau.

D'autre part les caravanes qui se dirigent de l'Afrique septentrionale et du Moghreb vers Timbouktou se concentrent dans cette ville pour former l'Akabar (grande caravane) qui comprend parfois plusieurs milliers de chameaux. On voit l'importance commerciale de cette cité dont la renommée est pour les Maures hors de pair dans toute l'Afrique septentrionale.

Aussi cette oasis, qui ne possédait, il y a dix ou quinze ans, que 80 ou 100 maisons a vu, depuis cette époque, leur nombre doubler.

Ses habitants, tous négociants, vivent sous l'administration patriarcale d'un cheikh. Ils louent en grande partie des chameaux pour les caravanes et la plupart des guides sont recrutés parmi la population mâle de l'oasis. Ils ont le même dialecte et le même costume que les Maures. Ils sont cependant d'une couleur plus foncée, peut-être à cause de l'élément nègre qui s'est mélangé à la race.

Oscar Lenz, le premier Européen qui ait visité Tindouf, lui donne une altitude de 395 mètres.

En quittant Tindouf, je me dirigeai vers l'ouest sur le cap Juby, du côté de la rive droite du Saguiat-el-Amra.

Jusqu'à ce jour la question de la source du Saguiat a été très controversée. Des géographes la placent au nord d'El-Hamada, d'autres à l'est dans la direction de Tindouf. Panet, qui a traversé la rivière dans sa partie supérieure, n'est pas très précis à ce sujet.

Je questionnai les nomades qui fréquentent constamment

ces parages et voici l'opinion que je me suis formée au sujet de cette source.

Dans le sud d'El-Hamada se trouvent plusieurs petits lacs et des ruisseaux qui y prennent naissance. C'est la réunion de ces ruisseaux qui forme le Saguiat-el-Amra. Quant à leur position, elle est aux pieds de la pente sud d'El-Hamada et par conséquent plus au nord de la position déterminée par Panet.

De ces renseignements il ressort en tous cas que la rivière n'a pas une source unique et que les petits lacs qui se trouvent dans cette région contribuent, au moyen de marigots, à former son cours.

Dans sa partie nord-ouest El-Hamada a le même caractère, le même aspect que dans sa partie méridionale. C'est toujours l'uniformité décrite avec ses cailloux quartzeux et ses roches molles.

Au pied du plateau commence le territoire connu sous le nom générique de Tekna. Les puits qu'on trouve près d'El-Hamada sont peu abondants et l'eau y est saumâtre; la Tekna est en général fertile. C'est une succession de plaines avec des dépressions favorables à la culture. La constitution du sol est calcaire et argileuse à mesure qu'on s'avance vers le Saguiat. Cette contrée est habitée par les Oulad-Moussa et les Oulad-Schkarna. Beaucoup de membres de cette dernière tribu ensemencent d'orge les terres arables.

J'arrivai enfin à la partie inférieure du Saguiat-el-Amra sur le territoire des Oulad Tydérarin. C'est ici de nouveau le désert avec ses steppes stériles et sablonneuses. Des collines traversent le pays en tous sens bornant de près l'horizon.

Les Maures nomment Tarfaya un petit territoire d'un périmètre d'une journée de marche autour du cap Juby. Depuis plusieurs années les Anglais ont établi une factorerie à ce promontoire. Les nomades connaissent ce comptoir sous le nom de « Dar Sbeira ». Tarfaya est borné de dunes

de sable. Comme le Kddà, c'est un territoire et sa population est hétérogène, ne formant pas de clan spécial.

Si on se dirige du Saguiat vers le nord-est en face Dar Sbeira, sur le territoire des Iserguïn, on rencontre la plaine du Dourah au milieu de laquelle s'élève une nzéla construite par les Donati. Cette plaine est précédée d'une contrée très accidentée, très pierreuse, entrecoupée de dunes et presque sans végétation. En plusieurs endroits émergent des roches crétacées.

La plaine du Dourah étant en dépression, les pluies d'hiver s'y amassent et fertilisent le sol qui est de constitution argileuse. La plaine est traversée par un lit de torrent dont les bords comme le Saguiat sont couverts d'arbustes de la famille des ifs et s'étendent au loin avec l'apparence d'une forêt.

La nzéla Donati, de construction récente, bâtie sur un petit plateau calcaire sert à l'abri des caravanes. Elle se compose de deux bâtiments indépendants de même forme et de même dimension construits en maçonnerie et crépis à la chaux. Entre les deux bâtiments se trouvent les puits de la nzéla qui sont très abondants et d'une précieuse ressource pour les caravanes.

A une journée de marche direction sud-est-est la plaine du Dourah se coupe brusquement et donne passage au fond d'une gorge de 30 pieds de profondeur à l'Ouad Meltiguï. Cette rivière, dont le lit pierreux est à sec, doit se convertir en torrent à l'époque des grandes pluies. Les Maures de ma caravane m'ont assuré n'y avoir jamais vu de l'eau courante. Au point où je l'ai traversé sa direction était sud-est-est, ouest-nord-ouest. Je ne crois pas que le cours de cette rivière atteigne la mer. Cette particularité qui comme, on va le voir, n'est pas restreinte à cette rivière est due aux transformations géologiques du sol, et au mouvement des sables qui ont comblé des vallées entières.

La largeur du lit du Ouad Meltiguï est d'environ 20 mètres. A une demi-journée de marche de ce lit de rivière et dans

la direction nord-est de petites collines séparent un second lit de rivière : c'est l'Ouad Agonieh. Comme pour le précédent la plaine bordée de dunes se dérobe tout à coup devant une immense gorge coupée à pic au fond de laquelle est tracé le lit sinueux de la rivière. Ce lit est à sec, mais ses bords sont argileux et la quantité d'arbrisseaux qui croissent sur ses rives indique que le sous-sol est humide et sert de réservoir aux eaux pluviales qui coulent de la plaine. Au fond de la gorge et sur un des bords de l'Ouad Agonieh les Maures ont édifié, en 1886, un marabout en terre en l'honneur d'un saint personnage mort récemment et du nom de Sidi-Bou-Baker. Les nomades ont creusé un puits près de cette kouba, mais l'eau en est saumâtre.

Parallèlement au cours de ce dernier Ouad et à une demi-journée de marche nord, on rencontre avec les mêmes particularités une troisième gorge, mais avec une plus grande ouverture que la précédente et au fond de laquelle est creusé le lit argileux de l'Ouad Andermouss. L'ouverture de la gorge a plus d'un kilomètre de large; ses berges sont presque à pic et le bas-fond, couvert d'une végétation luxuriante, est à 60 pieds au-dessous du niveau de la plaine. Comme les précédentes, cette rivière n'a pas d'eau courante à sa surface, mais son sous-sol imperméable forme réservoir et les Maures n'ont qu'à creuser le lit argileux pour trouver de l'eau potable.

A une journée de marche nord-est on rencontre une quatrième rivière dont le lit a plus d'un kilomètre de large, couvert de végétation, d'arbustes et de graminées et entrecoupé par de petits ruisseaux d'eau courante mais saumâtre. Les pentes de la gorge sont crétacées. Cet Ouad est en dépression de 80 pieds environ de la plaine.

Après une succession de collines, de plaines et de dépressions, le sol se dérobe de nouveau et laisse voir à une profondeur de 100 ou 120 pieds une grande vallée dont les pentes sont toujours à pic et au milieu de laquelle prend

naissance l'Ouad Gatara. Cette immense vallée se continue jusqu'à la mer, et l'Ouad Gatara, qui n'est qu'un mince ruisseau, serpente pendant quelques kilomètres pour se perdre ensuite dans le sol. Les caravanes en route vers le Ouad-Noun descendent jusqu'à la source pour abreuver leurs chameaux. L'eau du Ouad Gatara est insipide et légèrement alcaline. Toutes les pentes de la vallée laissent émerger des quartiers de roche de constitution crétacée.

Le pays comprenant la zone des lits de rivière décrits est calcaire et renferme de nombreux « grara ».

En continuant sa marche vers le Ouad Noun, on traverse ensuite une plaine coupée au nord par un lit de torrent et bordée par des collines très accentuées direction est-ouest.

Le lit des rivières dont je viens de parler doit atteindre la mer, car, aux points correspondants à ceux que j'indique, on trouve sur les cartes marines quatre embouchures. Les Maures de ma caravane n'ont pu toutefois me donner des indications précises à ce sujet, car aucun d'eux n'avait longé la côte. Mais si, comme il paraît évident, ces lits de rivière atteignent la mer, ils doivent tout à fait perdre, en s'approchant de l'Océan, le caractère qu'ils ont à l'intérieur des terres. Gattell, en effet, qui a remonté la côte depuis le cap Juby jusqu'au Ouad Draa, accorde à peine une mention à ces rivières qui débouchent dans l'Océan. Et il est impossible que le spectacle des lits que je viens de décrire ne frappe pas le voyageur. Je suis donc fondé à croire que ces rivières, en s'approchant de leur embouchure, perdent complètement leur aspect et que les transformations dont ces lits ont été le théâtre n'ont été que partielles.

A une demi-journée du Ouad Chébika les collines ont pour terme une vallée immense, la plus grandiose de toutes celles déjà décrites, d'une plus grande profondeur que l'Ouad Gatara et qui donne accès à une gorge de plusieurs kilomètres de large conduisant à l'Ouad Chébika.

Cette gorge, longue de plus de 20 kilomètres, est bordée par

des roches éruptives affectant toutes les formes depuis les aiguilles jusqu'aux mamelons. Un marigot argileux traverse cette gorge dans sa partie inférieure et donne naissance à une végétation arborescente. Cette gorge, dont la direction est sud-est-nord, donne accès au Ouad Chebika qu'on croise dans sa direction est-ouest.

Le cours du Ouad Chebika est le plus large de tous les fleuves déjà décrits. Sa largeur est de plusieurs kilomètres. Tout son lit disparaît sous une véritable forêt de roseaux et d'arbustes. Il est bordé de part et d'autre par une chaîne de montagnes granitiques. L'eau qu'on trouve dans le sous-sol est saumâtre.

Comme je le disais tout à l'heure le spectacle de ces immenses lits de rivière frappe l'imagination du voyageur. Ce sont les vestiges de fleuves majestueux qui ont dû rouler, à une époque sans doute peu éloignée de nous, leurs eaux impétueuses à travers une nature tropicale. Les pétroglyphes qu'on trouve dans cette région et sur lesquels on voit gravées des figures représentant des éléphants, des hippopotames, des girafes ne peuvent laisser aucun doute à ce sujet. Il a fallu de grands bouleversements pour dessécher ces fleuves. Alors des peuples sédentaires vivaient sur ces bords et peut-être à l'endroit même où le pâtre nomade vient garder ses troupeaux des villages s'élevaient et des populations douces et sociables n'avaient qu'à se baisser pour prendre les éléments nécessaires à leur existence.

Après avoir traversé le lit du Ouad Chebika sur la rive droite duquel on voit une ruine nommée « Dar Chebika » et un cimetière musulman, on monte sur un long plateau couvert d'euphorbes. Quelques kilomètres plus au nord se trouve une succession de vallées où l'herbe croît en quantité. Cette région traversée par un marigot est la frontière nord des Nomades, et les Maures qui y font pâtre leurs troupeaux ne s'en éloignent guère. Ces pasteurs appartiennent à la fraction des Yagouti.

A une journée nord du Ouad Chebika on croise le Ouad Draa. Ces deux rivières ont la partie inférieure de leur cours parallèle. Le Ouad Drâa est la plus importante de toutes les rivières du Sahara occidental, parce que c'est la seule qui ait de l'eau courante toute l'année, ensuite parce que son cours si long sert de frontière entre les nomades et les sédentaires, entre le Sahara et le sud marocain.

Le vaste lit du Ouad Drâa se divise en plusieurs ruisseaux d'eau courante. Les intervalles sont couverts d'arbustes. Les bords et le lit du fleuve sont formés d'alluvion noire très légère et d'une très grande fertilité. Lorsque je l'ai traversé en mai il n'y avait que quelques centimètres d'eau à peine.

Après le Ouad Drâa on entre sur le territoire du Ouad Noun. Ici la constitution du sol est toute différente; plus de plaines, rien que des montagnes et des collines qui sillonnent le pays en tous sens. Les montagnes qui bordent l'Ouad Drâa sont schisteuses. Celles du Ouad Noun sont de grès ou de granit. La partie montagneuse confinant le Ouad Drâa est inculte et peu propice à la culture. En plusieurs endroits on trouve des dunes de sable. Comme dans le Sahara la seule ressource des habitants est l'élevage des troupeaux. Dans cette partie, du reste, il n'y a ni constructions ni villages et les habitants vivent sous la tente.

La véritable population sédentaire ne se rencontre qu'à une journée de marche plus au nord, lorsque la nature du sol change et qu'on trouve des pâturages. Le premier village bâti qu'on rencontre en venant du désert est le Ksar-el-Abiar entre le Ouad Drâa et Glimin, la capitale du Ouad Noun.

En quittant le Sahara et en touchant aux frontières du sud marocain je vais résumer mon séjour parmi les nomades ainsi que les circonstances qui m'ont permis de les quitter.

Comme je l'ai dit au début de cette relation, ma captivité eut un terme dès que je fus reconnu musulman et agréé comme frère dans la tribu de mes détresseurs. Dès ce

moment je n'eus plus à me fâcher de mes hôtes; ils furent pleins de prévenance à mon égard et cherchèrent par leur attitude à effacer de ma mémoire les douloureux incidents qui avaient marqué ma venue au milieu d'eux. J'avais eu la chance de tomber entre les mains d'une fraction de la tribu la plus redoutée du Sahara occidental, à cause de ses instincts pillards et féroces. Ce qui avait été un malheur au début pour moi, devint par la suite un événement heureux et augmenta de beaucoup mes chances de succès.

En effet, dans les combats de tribus auxquelles j'assistais, les Oulad Delim, mes hôtes, étant les agresseurs, n'attaquaient qu'avec une supériorité numérique et avaient toujours le dessus.

Vivant parmi les Oulad Delim dans la plus complète liberté, je pus faire sans trop de contrainte des études intéressantes sur l'ethnographie et la linguistique de ces peuples nomades.

Comme on le sait, les Maures du Sahara sont le mélange de trois races bien distinctes : les berbères autochtones, les Arabes conquérants et enfin l'élément nègre qui est venu s'ajouter comme esclave.

J'ai remarqué que dans chaque division de tribu un de ces éléments domine; je parle ici d'une manière très générale, car, en l'espèce, par le mélange des clans le type distinctif a disparu, et il est ordinairement fort difficile de classer les individus. Mais durant le cours de mes pérégrinations à travers les territoires des nomades, ayant vu des membres de toutes les tribus, j'ai fait des remarques assez précises. Ainsi chez les Oulad Delim, qui sont Hassan, et les Reguibat, qui sont d'origine sheriffienne, et par conséquent descendants tous deux des Arabes conquérants, le type est parfaitement conservé. Le caractère de leur physionomie est le profil accentué, la face longue et les cheveux plats.

Chez les Oulad Laroussïin, qui sont pourtant aussi d'origine sheriffienne, c'est l'élément nègre qui domine et leurs traits

caractéristiques sont une face anguleuse et des cheveux crépus. Les autres tribus sont très mélangées et on rencontre parfois des nomades dont les cheveux roux indiquent l'origine berbère.

Le type général du Maure nomade est : une taille élevée, maigre, la poitrine peu développée, les membres secs et nerveux, la face osseuse et allongée, le nez aquilin, les yeux bien fendus, les oreilles minces, les lèvres ténues, les dents supérieures longues et écartées. La longueur de leurs dents provient de leur alimentation même qui ne nécessite pas de mastication. Comme particularité ils ont enfin : les mains courtes, les pieds peu cambrés, le bassin développé, la barbe rare et la peau très brunie.

Leur dialecte est fort pur. Ils emploient le *g* dur et leurs expressions sont plus riches que celles des Marocains leurs voisins de la frontière nord. Cette pureté de langage provient de l'étude du Coran et des commentateurs arabes, ainsi que de l'application de ces tribus à la littérature.

En effet chez les Maures nomades l'instruction et le degré intellectuel ont un développement qui forme un contraste frappant avec le caractère des musulmans sédentaires de l'Afrique septentrionale. Leur intelligence continuellement en éveil par leur vie d'aventures se développe avec rapidité, et l'on est tout étonné de voir les enfants prendre part sous la tente aux discussions les plus graves.

Très fanatiques, ils passent une partie de leur vie à étudier ou commenter le Coran, et par leurs discussions théologiques ils acquièrent des qualités vraiment oratoires.

Dans le Sahara occidental certaines fractions de tribus se vouent à l'éducation des enfants. Les filalis, par exemple, émigrés autrefois du Tafilelt et qui ont leur résidence habituelle dans la région du cap Bojador, ont pour principale occupation de réunir autour d'eux des élèves et de les instruire. Leurs tentes deviennent une véritable académie.

Les nomades, vagabonds et errants à travers les steppes, sans autre compagnie que leurs troupeaux, en dehors de tout commerce extérieur, ont conservé certainement plus intacts que les sédentaires les traditions de la race et l'homogénéité de la tribu, mais vivant de privations et exposés à des dangers continuels, la vie sauvage du désert a développé leurs instincts farouches et établi une ligne de démarcation très tranchée entre eux et leurs frères les sédentaires.

Le Maure nomade est ennemi de toute autorité et de tout gouvernement, de l'agriculture et du commerce, des villes et des grands centres. Ne vivant que de son troupeau, du lait de ses chamelles et de ses brebis, il ne s'attache qu'à leur conservation et à leur accroissement. Pour le nomade le troupeau est le seul bien; c'est sa vie et sa fortune. Tout le reste est méprisable. Indépendant, ne vivant que de liberté, il ne reconnaît d'autre maître que le « désert et Dieu », comme le dit un adage populaire, et chaque Maure est souverain. Sans propriété, les immenses steppes lui appartiennent et le dernier nomade, comme le plus riche, a le droit de faire boire son chameau au même puits et de le faire paître au même grara.

La vie errante avec ses vices et ses crimes développe dans le cœur du Maure les instincts pervers. Il est naturellement pillard, et il saisit avec empressement une contestation avec un membre d'une tribu voisine pour donner libre cours à ses instincts belliqueux. Car la solidarité de la tribu existe chez les nomades et avec cette solidarité la jalousie du clan voisin.

A part cela le nomade est généreux et hospitalier. L'hospitalité est certainement sa plus grande qualité et il l'exerce cordialement. Comme tous les peuples indépendants, il est fier et noble, et son stoïcisme s'élève jusqu'au mépris des souffrances. Il est plein de condescendance pour sa femme et pour ses enfants; bon et affectueux sous la tente au milieu des siens, il résume en lui deux sentiments bien

opposés : une extrême barbarie associée à une véritable grandeur d'âme.

Les nomades sont monogames et la femme y jouit chez eux d'une grande liberté. Vivant en plein air, ils partagent tous deux les mêmes fatigues et les mêmes travaux. Aussi existe-t-il entre les deux sexes une solidarité et une communauté d'idées qui influent naturellement sur leurs rapports.

C'est ainsi que la femme jouit des mêmes privilèges que l'homme et est traitée presque sur le même plan d'égalité. Lorsque le Maure s'absente, c'est son épouse qui le remplace et qui dirige le campement avec autorité. Enfants, esclaves, domestiques, tous obéissent à ses ordres comme au chef de la tente lui-même.

Le cercle de famille y gagne naturellement et, seule peut-être parmi toutes les races de l'Islam, la tente du nomade offre le spectacle d'une famille unie dans laquelle la mère partage avec le chef la sympathie et le respect des enfants et des serviteurs.

Une autre particularité sur la femme nomade est son instruction. Toute jeune elle apprend à lire et à écrire avec ses jeunes frères dont elle partage les leçons. Elle est enfin soumise aux mêmes pratiques religieuses que les hommes, et comme ceux-ci elle passe ses moments de loisir à égrener le chapelet ou à psalmodier des chapitres du Coran.

Il résulte de cette éducation un développement intellectuel et un relèvement moral qui distingue la nomade des autres musulmanes et, n'étaient le fanatisme et la barbarie qui établissent une ligne de démarcation trop tranchée avec le monde civilisé, on trouverait de nombreux rapports de son état social avec celui de la femme européenne telle que nos institutions modernes l'ont créé.

Au point de vue social et politique, les Maures nomades sont divisés par clans ou tribus; mais ils sont indépendants et ne reconnaissent aucune autorité effective. Ils ne payent

donc ni dîme ni tribut et ne sont astreints à aucun devoir. En cas de conflit ils prennent pour arbitre un saint personnage et acceptent ordinairement sa décision. Quelques-uns de ces saints jouissent même d'une influence morale si considérable que leur puissance revêt presque un caractère temporel. Tel est le cheikh Mel-Aynin qui a don de miracle et une réputation de sainteté très reconnue.

Quelques autres tribus reconnaissent plus spécialement l'autorité des chefs de pays sédentaires. Ainsi les Schkarna et les Iserguin dont le territoire confine au Ouad Noun reconnaissent l'autorité morale du chef de cet État. De même au sud deux fractions des Oulad-Delim et les Oulad-Bou-Sbah qui sont voisins de l'Adrar sont en quelque sorte sous la suzeraineté de Ould-Aïdda, le sultan de la contrée.

Comme je l'ai déjà dit, les nomades ne vivent que de leurs troupeaux. Et, comme dans cette partie du Sahara, l'eau existe en très petite quantité, qu'il n'y a pas de rivières et que les animaux dans leurs marches sont obligés de rester plusieurs jours sans boire, tous les animaux domestiques ne peuvent s'y acclimater. Les seuls que possèdent les nomades sont, à part les chiens, les chameaux, les chèvres et les moutons. Les chameaux restent ordinairement dix jours sans boire, en temps de sécheresse ils prolongent leur abstinence du double; les moutons et les chèvres ne vont à l'abreuvoir que tous les cinq ou six jours. De plus comme les maigres tiges dont se nourrissent les animaux sont très peu denses, les Maures sont obligés de marcher continuellement pour pourvoir à la nourriture suffisante du troupeau. L'insuffisance d'eau et de pâturage est donc la raison des courses vagabondes des Maures à travers les steppes du Sahara occidental.

Voici les circonstances qui me permirent de quitter les Maures nomades et de parvenir au Maroc après avoir traversé le Ouad Noun et le Souss. Mon hôte Ibrahim, le chef de la fraction de tribu qui m'avait agréé comme

« frère », s'était pris de sympathie pour moi, et il avait rêvé de me donner en mariage sa fille Éliazize, une enfant de treize ans, aux grands yeux noirs, à la peau brunie. Dans le Sahara occidental, comme en tout pays musulman, c'est le fiancé qui apporte la dot ou plutôt qui achète la femme dont il veut faire son épouse. Je négociai le prix de la dot avec le Maure et nous tombâmes d'accord pour une valeur de sept dromadaires. Mais la question du payement était embarrassante : ayant été dépouillé de mon argent au début de mon voyage, il ne m'était pas possible de donner immédiatement la valeur demandée. Depuis longtemps je cherchais un prétexte pour quitter les nomades. Cette offre du mariage et la difficulté de payer la dot me fournirent ce prétexte.

Je persuadai à Ibrahim, mon hôte, de me laisser partir pour aller chercher la valeur demandée en Turquie, le pays dont il me croyait originaire. Sans défiance, le Maure accepta et il fut convenu qu'il m'accompagnerait jusqu'à Glimin, la capitale du Ouad-Noun. En effet, après avoir pris congé de la tribu, je me mis en marche vers le nord avec mon hôte, et je parvins heureusement dans le sud marocain. Présenté comme un musulman au caïd Daghman-ould-Beyrouk, je reçus une large hospitalité de ce chef. Après quelques jours de repos à Glimin, le caïd me fournit sur ma demande une monture et un guide pour gagner le Maroc à travers le Souss. Arrivant du côté du désert, brûlé par le soleil, émacié par les privations et les fatigues, vêtu en nomade saharien, je traversai la contrée sans attirer la moindre attention. Quelques semaines après j'arrivais à Marakesh, une des capitales de l'empire sise aux pieds de l'Atlas et à trois journées de marche de Mogador, port ouvert aux Européens.

Entre le Ouad-Draa et Glimin, capitale du Ouad-Noun, l'aspect du pays est des plus variés. D'abord on trouve des montagnes de grès entrecoupées par des plaines de dunes.

La végétation est encore celle du Sahara et on y voit en quantité le « daghmous » déjà signalé. Puis on croise des vallées argileuses sillonnées par des torrents et couvertes d'une herbe ténue. Sur la route de Glimin on trouve un puits couvert en maçonnerie et des tumuli (brouj). Cette route est en général pierreuse et très sinueuse. En s'approchant d'El-Abiar le terrain est plus fertile et les pâturages plus abondants.

Le Ksar El-Abiar (les Puits), le premier village qu'on rencontre en venant du sud, est bâti sur le penchant d'une colline. Comme tous les villages du sud marocain il est bâti avec de la terre argileuse séchée au soleil. Il possède un petit mur d'enceinte dont les pans entrecoupés servent de portes. Les maisons y sont très basses et forment un quadrilatère dont la cour occupe le centre. Dans la partie inférieure du bourg quelques figuiers de barbarie poussent dans un enclos et font tache sur le fond fauve de la colline. Comme l'indique son nom *les Puits*, ce village possède de l'eau en assez grande quantité.

La distance qui sépare El-Abiar de Glimin est de 25 kilomètres environ. En se dirigeant au nord, vers cette dernière cité, on passe au pied d'un système de collines dont El-Abiar est le point de départ. Ces collines, au nombre d'une douzaine, se détachent fort bien du sol plan et se distinguent de fort loin à cause de leur forme arrondie.

Sur la route d'El-Abiar à la capitale du Ouad-Noun on traverse des plaines entrecoupées par des ondulations. La végétation pousse au milieu des cailloux et on ne voit pas d'arbustes. En s'approchant de Glimin le terrain devient plus fertile. Une colline, qui s'élève en forme de piton et sur le penchant de laquelle est bâti le Ksar El-Ouaroun, occupe le centre d'une longue plaine argileuse très fertile et arrosée par deux branches d'un affluent du Ouad Assaka. L'Ouad-Bouddiat, la branche située au nord du Ksar, a de l'eau courante toute l'année. Sur ses bords les indigènes ense-

mencent de vastes étendues de terrain et en tirent de magnifiques récoltes.

Entre l'Ouad-Bouddiat et Glimin se succèdent des plaines pierreuses et quelques dunes de sable.

Glimin, capitale de l'État du Ouad-Noun, est bâtie sur le penchant d'une colline. La ville est dominée par un château-fort nommé « Agadir » du nom berbère qui veut dire « lieu fortifié » et qui sert actuellement de résidence à Abidin, frère et khalifa du caïd Daghman Ould Beyrouk. Ce dernier habite « la Kasbah » qui est située dans la partie méridionale de la cité.

Glimin est un marché très important. Il est tête de ligne de caravanes et pendant cinq jours, chaque année, dans le courant du mois de juillet il est le siège d'une foire très fréquentée. Le marché hebdomadaire a lieu le dimanche. Les juifs, qui occupent comme dans toutes les cités marocaines un quartier spécial, ont le monopole du grand commerce et de l'industrie. Ils sont ici moins méprisés que dans le reste de l'empire et ils jouissent d'une très grande liberté. Leur concours paraît même si nécessaire à la prospérité du pays que lorsque l'un d'eux veut s'absenter de la contrée, il est obligé de donner une garantie pécuniaire comme gage de son retour. Les relations avec le Maroc proprement dit sont très suivies, et, chaque semaine, des caravanes venant de Mogador apportent les objets d'origine européenne qui trouvent un débouché dans le pays. Ces échanges nécessitent un double courant d'affaires

Glimin est entouré d'une enceinte percée de cinq portes. La ville possède dans sa partie sud-est un aqueduc et des jardins pleins de fraîcheur.

Les habitants du Ouad-Noun servent d'intermédiaires entre les nomades et les Berbères du Souss. Ils ont le costume des Maures du Sahara et parlent leur dialecte. Cet État est administré depuis fort longtemps par la vieille famille des Ould-Beyrouk. Ils ont pendant de longues années résisté aux

tentatives belliqueuses des empereurs du Maroc, mais en 1886, lors de la conquête du Souss, ils ont fait soumission complète au sultan Mouley-El-Hassan, et Glimin est aujourd'hui occupé par une forte garnison marocaine.

Le gouvernement de cet État est tout patriarcal, et le Ouad-Nouni le plus modeste a son entrée libre dans la maison du caïd. Celui-ci donne audience tous les jours sous l'auvent de la porte de sa maison et préside aux soins domestiques aussi bien qu'aux intérêts du pays. Lorsque je lui fus présenté, il présidait au ferrage de ses ânes et mulets. Quoique très riche et possédant de nombreux esclaves, il est d'une simplicité extrême dans ses goûts et dans sa mise.

Le caïd Daghman est un des onze fils du vieil Ould-Beyrouck qui a dirigé pendant de si longues années l'État du Ouad-Noun. Parmi ces onze enfants, quatre étaient fils de négresses et actuellement il ne reste que deux frères vivants au caïd Daghman : El Habib, qui a visité une partie de l'Europe sous le second empire, et Abidin son khalifa. L'année dernière il a perdu un troisième frère, Mohammed, qui est mort à la factorerie anglaise du cap Juby où il avait été s'établir pour faciliter les transactions entre les Maures et le comptoir européen.

Le caïd Daghman n'a qu'une femme dont il a eu deux fils : Abdallah, qui est appelé à lui succéder et est âgé de vingt-cinq ans environ, et Mohammed, un enfant de douze ans. Quant à lui-même il paraît être âgé d'une cinquantaine d'années et il jouit d'une très robuste santé. Son teint olivâtre est un indice du sang mélangé qui coule dans ses veines.

De tout temps les habitants de la côte du Ouad-Noun ont eu une réputation de piraterie bien justifiée et le vieil Ould-Beyrouck était bien connu pour le pillage des navires qui échouaient sur ses côtes et la lourde rançon qu'il imposait aux équipages européens naufragés.

On s'est étonné bien à tort, selon moi, de ces scènes de

pillage sur la côte musulmane d'Afrique où les Européens n'ont pas encore de comptoirs. C'est l'application d'un principe reconnu par les peuples civilisés et dont les riverains de la côte barbaresque se considèrent comme privilégiés. « Ce qui vient par la mer, disent-ils, hommes ou choses, est un présent de Dieu. Nous prenons ce que Dieu nous envoie. » L'application de ce principe est si bien reconnue qu'il est pratiqué en partie au Maroc même. On en a vu de fréquents exemples ces dernières années.

Si un navire est jeté à la côte, les Marocains considèrent comme un abus de pouvoir les réclamations que font les Européens pour rentrer dans leur bien et ils s'emparent de tout ce qu'ils peuvent. Ce principe de propriété joint au fanatisme explique clairement les massacres et la captivité des naufragés sur les points de la côte où la civilisation n'a pas encore pénétré. « C'est un bien que Dieu nous envoie. Nous prenons ce que Dieu nous donne », disent les Riffains par exemple, ou les habitants de la côte du Souss et du Ouad-Noun aussi bien que les Maures de la côte du Sahara. Et ils pillent, et ils massacrent, et ils réduisent impitoyablement en captivité, croyant exercer strictement leurs droits de riverains.

En faisant la conquête du pays, le Sultan a favorisé ces coutumes et il en a fait une aide très puissante à sa politique d'exclusion.

A trois heures de marche nord de Glimin on trouve la frontière du Souss et du Ouad-Noun.

Les montagnes du Ait-Bou-Amran qui s'étendent de l'est à l'ouest forment une limite naturelle entre les deux États. L'Ouad-Om-Elaxaer, qui contourne Glimin avant de se joindre au Ouad-Assaka, sort des montagnes du Ait-Bou-Amran et suit une gorge très encaissée avant de pénétrer sur le territoire du Ouad-Noun. A la limite de ce dernier État il forme un bassin qui ne tarit jamais et rafraîchit les environs. Une koubba est édiflée auprès de ce bassin et les voyageurs font

une halte dans cette petite oasis ombragée de palmiers et pleine de fraîcheur. Deux kçours (villages, pluriel de kçar) bâtis au milieu de jardins fort fertiles sont aux alentours. La route du Souss suit pendant quelque temps le cours du Ouad-Om-Elaxaer dans la gorge que je viens de signaler pour arriver au pied des montagnes qui constituent le système du Ait-Bou-Amran. Ces montagnes se dressent presque perpendiculairement pareilles à de gigantesques murailles et la route du Maroc au Souss, qui n'est plus alors qu'un étroit sentier, contourne en escaladant ces pentes abruptes. Les montagnes franchies, on est en plein pays berbère. La constitution du sol est du grès bigarré et du schiste argileux. Le pays est fertile et propre à la culture. La kabyle du Ait-Bou-Amran est une des plus importantes du Souss ; sa population est très dense et très industrielle. A chaque pas on rencontre des villages, et les terres ensemencées ainsi que les jardins verdoyants montrent le degré d'activité des habitants.

De tout temps le Souss avait excité la convoitise des sultans du Maroc, mais leurs entreprises belliqueuses avaient toujours échoué contre une cohésion et une solidarité admirables. De guerre lasse, les souverains du Moghreb avaient déposé toute attitude belligérante pour intriguer et acquérir par la persuasion une influence devenue impossible par les armes. Depuis cette époque les Berbères du Souss ont envoyé chaque année des cadeaux à titre purement courtois à S. M. shérifienne. Lorsque le sultan actuel Mouley-El-Hassan monta sur le trône, une ambition dévorante signala ses premiers actes et il rêva de faire des provinces du sud marocain, le plus beau fleuron de sa couronne. Il fit deux grandes expéditions. La première, en 1882, n'eut qu'un succès partiel et s'il ne put faire la conquête du pays en entier, du moins put-il imposer aux Berbères des caïds qui gouvernaient les provinces en son nom. Mais sur l'instigation de Still Houssein, le chef du Sidi-Hécham, les Kabyles ne

tardèrent pas à se soulever et un de leurs premiers actes de rébellion fut de chasser les gouverneurs marocains. Le sultan envahit une seconde fois le territoire du Souss à la tête d'une puissante armée, et il réussit à soumettre tous les pays révoltés. Cette expédition de 1886 fut le couronnement de l'œuvre de Mouley-El-Hassan, et l'empereur du Maroc vit sa puissance assise jusqu'aux confins du Sahara.

Aujourd'hui des garnisons nombreuses maintiennent l'ordre dans le pays conquis et, s'il se produit de temps en temps des soulèvements dans l'intérieur, ils ne sont que partiels et restreints à des contrées dont l'accès est très difficile aux armes de l'empereur. L'administration marocaine avec toutes ses exactions s'est abattue sur les Kabyles du Souss et du Ouad-Noun, et les gouverneurs du sultan oppriment les malheureux Berbères inhabiles à subir un tel joug.

De tout temps, en effet, la liberté avait habité leurs montagnes et avant l'invasion leur organisation sociale offrait l'exemple d'une forme de gouvernement sans analogie sans doute avec celui d'un autre État musulman.

C'était une sorte de république dans laquelle chaque kabyle indépendante l'une de l'autre s'administrerait elle-même par l'élection de cheikhs. Ces cheikhs choisis parmi les plus riches et les plus influents ne percevaient ni dîme ni impôts. Leur rôle consistait à sauvegarder les privilèges du territoire vis-à-vis des autres kabyles et à intervenir comme arbitres dans les questions d'intérêt privé. Une telle organisation était le secret de la prospérité du pays et on comprendra combien a été néfaste pour les Berbères du Souss l'invasion marocaine.

Les Berbères connus sous le nom de Schleux sont, comme les Amarzigs du Riff, autochtones et exempts de mélange de sang arabe. Ils ont une langue et des coutumes différentes des Marocains leurs voisins et on trouve conservées chez eux des traditions qui sont certainement antérieures à la promulgation de l'Islam dans l'Afrique septentrionale. C'est

une population douce et tolérante qui par son activité forme un contraste frappant avec les autres peuples musulmans.

Les montagnes du Souss, qui forment en grande partie le contrefort de l'Anti-Atlas, sont très riches en minéraux, principalement en arséniate de cuivre et en plomb argentifère. On m'a signalé dans le Ait-Bou-Amran une mine de ce genre exploitée près d'Erekchich par les gens du sultan. Du reste de temps immémorial l'industrie métallurgique a primé dans le Souss et les ustensiles de cuivre ainsi que les fusils ciselés en argent fabriqués par les Berbères ont toujours eu une grande renommée. Mais les minéraux sont traités par des moyens très primitifs et depuis des siècles cette industrie n'a pas fait le moindre progrès. L'extraction est restée de même très en retard et ils en sont encore aujourd'hui réduits à exploiter les filons à ciel ouvert.

Après avoir franchi la chaîne de montagnes qui forme la limite naturelle du Souss et du Ouad-Noun on pénètre dans une région très accidentée et qui n'offre à la vue qu'une succession de collines et de vallées. C'est du reste l'aspect général du Ait-Bou-Amran. La route d'Agadir par Aglou et la côte suit d'abord une gorge longue et étroite bordée de kçours nombreux et de champs cultivés. On croise le Ouâd-Tiguizit et le Sok-el-Khremis ou marché du jeudi. Tout le pays est couvert d'arbustes au milieu desquels se distingue surtout l'arganier ou *Sideronylon spinosum* de Linné. C'est l'arbre typique du Souss et en plusieurs endroits il prend des proportions extraordinaires.

A une dizaine d'heures de marche au nord de Glimin sur la route d'Aglou, on croise une colline remarquable par son *mellah* ou village juif et, tout proche, la kasbah du Ait-Bou-Amran. Cette caserne construite au sommet d'une petite colline affecte la forme d'un parallélogramme. Les constructions sont très basses, entourées d'un mur d'enceinte et divisées par des cours nombreuses. La garnison marocaine de cette place se compose d'un millier d'hommes parmi lesquels

environ quatre cents cavaliers. Elle fournit le contingent nécessaire à toutes les villes du Ait-Bou-Amran et en particulier d'Ifni, d'Erckchich et d'Aglou sur la côte.

Dix heures de marche conduisent de la kasbah à Aglou. Dans le trajet on trouve le Sok-el-Arba (marché du mercredi). L'apparence du sol est toujours la même, sa constitution est de grès bigarré. Comme végétation l'argan domine. De plus, le pays est très arrosé et d'une fertilité remarquable. En plusieurs endroits on trouve de petits châteaux-forts bâtis sur des collines comme en Europe au moyen âge. Sur cette route on croise une koubba remarquable par sa fraîcheur et placée sous l'invocation de Sidi-Bou-Baker. A trois heures d'Aglou se trouve le château du gouverneur de la contrée.

En s'approchant d'Aglou le pays change d'aspect. Le long de la côte de l'Océan, sur une très vaste étendue, le sol est plan. Cette contrée est bordée au nord par les montagnes de l'Atlas, à l'est par les ramifications de l'Anti-Atlas, au sud par le Ait-Bou-Amran.

Une heure avant d'arriver à la ville on descend la dernière colline du Ait-Bou-Amran au pied de laquelle est située une zaouïa renommée qui est le siège d'un collège de tolbas et au milieu de laquelle est édifiée la koubba de Sidi-Ibrahim.

Aglou, situé à un kilomètre et demi environ de la mer, est entouré d'un mur d'enceinte et de jardins maraîchers magnifiques. Il est bâti près de deux collines séparées par l'*asif* (rivière en berbère) qui forme un ravin profond et devient torrent à l'époque des pluies. La colline sise au nord a son penchant sud couvert de maisons et elle est dominée par la kasbah (citadelle).

C'est une ville très commerçante. Son port était autrefois très renommé. Aujourd'hui elle n'a aucune relation extérieure par mer. Elle possède 800 habitations environ et sept mosquées sans minaret comme dans toutes les villes

du sud marocain. Les maisons sont de même bâties en terre séchée et elles ont la même forme que celles déjà signalées.

La distance qui sépare Aglou de Massa est de neuf heures de marche, la route passe non loin de la mer au milieu d'un pays plan et pierreux. La province est cependant fertile et on y trouve des villages nombreux. A trois heures de marche d'Aglou on rencontre à gauche près de la mer un village pêcheur. La route est bordée de part et d'autre par des kçours. En plusieurs endroits le sable recouvre le sol. Comme végétation des arbustes et principalement l'arganier.

Le daghmooss du Sahara y apparaît aussi en plusieurs endroits.

Avant d'arriver à Massa on traverse le Ouad-El-Rhaz qui a de l'eau courante toute l'année et une largeur de dix à quinze mètres. Ses bords sont couverts de dunes et un village important est construit près de ses berges sur la rive gauche. Massa, bâtie sur une petite hauteur, est entourée de jardins, son aspect est moins pittoresque qu'Aglou, la ville est cependant plus importante et couvre une vaste étendue de terrain. Elle est éloignée d'un kilomètre ou deux de la mer, mais des maisons éparpillées relient la ville à la plage. On estime à 12 ou 1,300 maisons le nombre d'habitations de Massa. Depuis la conquête le gouverneur marocain a construit une kasbah pour son usage personnel et ce palais aussi bien que celui du gouverneur indigène sont crépis à la chaux et se détachent sur le fond sombre de la ville.

Massa est encore très commerçante quoiqu'elle ait beaucoup perdu de sa splendeur passée. Au moyen âge sa réputation s'étendait jusqu'en Europe et les Génois venaient y acheter de l'or, des peaux, de la résine et de l'indigo.

Les foires du Souss, qui ont surtout lieu dans les villes de la côte, se tiennent dans le courant de mars et de tout côté on se rend à ces fameux *moggarts* (foires) berbères.

A deux heures nord de Massa on trouve sur la route un

village important qui est le siège d'un gouverneur marocain, c'est Glimī. Toute cette région est d'une fertilité extraordinaire; elle est magnifique d'aspect et sa population est excessivement dense. La route qui se dirige vers Agadir est large, presque carrossable et forme un grand contraste avec les sentiers habituels du Maroc. Les arganiers atteignent dans cette région des proportions gigantesques. Avant d'atteindre l'Ouad-Souss on traverse une petite région sablonneuse et couverte de dunes, puis on parvient sur les bords de l'Ouad. Cette rivière serpente à travers une vallée merveilleuse comme aspect et fertilité, et il est difficile de trouver un paysage plus réjouissant à la vue.

Après avoir traversé l'Ouad-Souss on ne tarde pas à atteindre la kasbah du gouverneur de Xima, nom de la contrée. Auprès de la kasbah a lieu un marché hebdomadaire très important. Ici le pays est plus sec et très pierreux. Agadir-Iguidy est situé à trois heures environ du Ouad-Souss. C'est le point extrême au sud du Maroc où les Européens peuvent parvenir en sécurité quoiqu'aucun d'eux ne l'habite, le sultan ayant prohibé l'installation des chrétiens dans la ville. Agadir, construit au pied de l'Atlas, est dominé par une citadelle fort imposante. Elle est le siège d'une garnison nombreuse. Au sud d'Agadir est bâti le village nommé Fonti qui peut être considéré comme la banlieue de la ville. Sa situation au fond d'une large baie en fait un port magnifique qui n'est accessible qu'aux vents du sud-ouest. Agadir ayant été visité par un certain nombre de voyageurs et le pays situé au nord qui fait partie du Maroc proprement dit, étant généralement connu, c'est à ce point que j'arrêterai la description des pays compris dans mon itinéraire.

Mes aventures de voyage eurent pour épilogue une nouvelle captivité et une incarcération à la ville de Maroc. Voici les circonstances qui y donnèrent lieu ainsi que celles qui me permirent de recouvrer la liberté.

Comme je l'ai déjà dit, je contournai l'Atlas au cap Ghir

et, après avoir traversé le beau pays du Haha et les plaines stériles des Oulad-Bou-Sbah, j'arrivai à Marakesh (Maroc) sain et sauf.

Comme je l'avais promis au caïd Daghman j'allai demander l'hospitalité à son frère Abidin de passage en cette ville. En même temps que moi arrivait à Maroc la légation anglaise dont le chef sir Kirby Green portait au sultan ses lettres de créance. Un des membres de la légation vint rendre visite à mon hôte Abidin. Nous nous rencontrâmes, nous nous reconnûmes et nous causâmes. J'appris de cette manière que personne ne connaissait mon arrivée au Maroc. Tout le monde, même à Mogador où notre consul faisait démarches sur démarches pour savoir de mes nouvelles, me croyait pour le moins en captivité dans le Sahara.

Le jeune Anglais prit congé de moi en portant la nouvelle de mon retour au ministre anglais. Jusqu'à ce moment j'avais voyagé comme musulman et c'est à ce travestissement que j'avais dû d'arriver au terme de mon entreprise. On rapporta au sultan les circonstances de mon entrevue avec le voyageur européen. Furieux d'apprendre qu'un chrétien était parvenu à traverser en sécurité les provinces du Souss et du Ouad-Noun l'empereur me fit incarcérer et river les fers aux pieds. Heureusement je pus faire parvenir de mes nouvelles au ministre anglais qui fit aussitôt des démarches et obtint mon relâchement. Avec la mission anglaise il me fut facile de gagner Mogador où notre excellent consul M. Lacoste me fit un accueil des plus empressés, et Saffi ou M. Allard, l'officier sanitaire, m'accorda une hospitalité toute écossaise pour me reposer de mes longues fatigues.

Tel est le résumé de ce voyage qui, comme je l'écrivais de Tanger au président de la Société de Géographie, commencé dans les fers s'est terminé dans les fers, et m'a valu avec ses alternatives de joies et de déceptions les plus grandes émotions qui soient réservées au voyageur.

Mais aujourd'hui j'ai oublié toutes les souffrances pour ne

considérer que les résultats acquis et, comme on a pu en juger par la relation que je viens de donner, si j'ai souffert, en somme j'ai fait une ample moisson de renseignements, et la satisfaction morale d'avoir rendu un service si modeste qu'il soit à la science géographique est ma plus belle et ma plus douce récompense.

**Tribus nomades du Sahara occidental.**

*(Indépendants)*

**ISERGUÏÏN :** *Iagouti, Narchif, Djemmil, Donati.* — Les Iserguïïn divisés en 4 grandes familles ont leur territoire situé entre le O. Drâa au nord; les Schkarna à l'est; les Oulad Tydérarïn au sud et Tarfayà à l'ouest. — Ils ont le caractère plus sociable que les autres nomades. C'est sur leur territoire que se trouve la plaine du Dou râh au milieu de laquelle s'élève la nzéla élevée par les Donati. Voisins du Ouad-Noun, ils reconnaissent l'autorité du caïd Dâghman-Ould-Beyrouck, chef de cet État.

**OULAD TYDÉRARÏN.** — Territoire situé entre les Schkarna, les Iserguïïn et le Saguiat-El-âmra. De mœurs assez paisibles, reconnaissent en partie l'influence de Ould-Beyrouck. Tribu importante.

**OULAD SCHKARNA :** *Oulad Stiman, Mounena, M'çaoud.* — Territoire situé entre les O. Moussa, les O. Tyderaryn, le Saguiat-El-âmra et le O. Drâa. La région qui confine le Saguiat est très fertile et cultivée en plusieurs points. Cheikh El Bel-Aymi.

**TADJAKANTS :** *Remadi, Dyouati, Oudyarath.* — Les Tadjakants, grande tribu divisée en trois importantes familles, bornés au nord par le Tekna, à l'ouest par les O. Moussa, au sud par les O. Houssa, et à l'est par les Oasar; sur la limite du Grand Désert. C'est sur leur territoire que s'élève la ville de Tindouf. La route de Timbouctou traverse leur ter-

ritoire en passant par Tindouf et rayonne dans l'Afrique septentrionale. Cheikh Ali.

OULAD EL OASAR. — Tribu féroce, à l'est des Tadjakants sur la frontière du Grand Désert. Vivent de rapines et de pillage.

OULAD HOUSSA. — Au sud-est du plateau d'El Hamâda, au sud de Tindouf sur la route de Timbouctou. Tribu assez paisible. Fournissent un grand contingent de guides de caravanes. Reconnassent le chef des Tadjakants.

REGUIBAT : *Oulad Moussa, Souâd, Guasem, Bouchât, O. Daoud, Talahât, O. Cheikh, Agouicha, O. Bou Réhim.* — Une des plus importantes tribus du Sahara occidental, d'origine shériffienne et fondée par Si Ahmed Er-Reguiby shériff. Bornés au nord par le Tekna, à l'est par le Grand Désert, au sud par les O. Delim, à l'est par les Laroussiïn. La fraction des Oulad-Moussa est la famille la plus importante de la tribu et forme un clan indépendant. Les Reguibat fiers de leur origine, se croient d'une race plus noble et plus élevée que les autres tribus et ils sont généralement considérés. Ils ont les instincts moins féroces que leurs voisins et respectent les caravanes qui traversent leur territoire. Cheikh Ould Effriyt.

LAROUSIÏN. — Comme les Reguibat d'origine shériffienne partagent avec ces derniers la noblesse du Sahara occidental. Leur territoire confine la rive gauche du Saguiat. Fiers et farouches, la plupart vivent de rapines. Craints et respectés, ils reconnaissent l'influence morale d'un saint personnage du nom de Si Daghmân Laroussi, qui habite l'embouchure du Saguiat.

OULAD DELÏM se divisent en deux grandes fractions : les *Oulad Marouf* et les *Delim el Ahmar*. Les subdivisions sont : *O. El Gligui* (cheikh El Houfazyt), *Oulad Molad, Oudouka* (Ahmeyen), *El Hamaya*, (Mohammed Abdallah, chef des Delim el Ahmar), *Shaker, Tegoueddy* (Sidi Baba), *Bou-Karsï, Bou-Hinde, Oulad Mansour, Bou Omar, Allâb,*

*Choucrh, Schïah.* — Les O. Delim, la plus importante tribu du Sahara occidental, sont craints de toutes les autres à cause de leurs instincts féroces et rapaces. D'origine Hassan. Bornés au nord par les Reguibat, à l'est par le Désert, au sud par l'Adrar, à l'ouest par le Sahel. Ils font de fréquentes invasions sur les territoires voisins où ils commettent toutes sortes de déprédations. La partie confinant l'Adrar est soumise au chef de cette régi

**KDDÂ.** — Le Kddâ est le territoire de la région Bojador. Il n'y a pas de clan spécial, les tribus y ont presque toutes des fractions. Il est habité surtout par des Ouad-Nounis, des Laroussiïn et des Filalis émigrés du Tafilelt. C'est le Sahel. Il est la résidence habituelle du Cheikh Mël-Aynïn, grand shériff dont l'influence est prépondérante dans tout le Sahara occidental <sup>1</sup>.

**FILALIS et OUAD-NOUNIS.** — Habitent le Sahel et le Kddâ en particulier.

**OULAD MECHDOUFF.** — Sur la côte, au sud du Kddâ et au nord du Tiris. Comme tous les nomades, parcourent la côte atlantique, de mœurs pillardes. Tribu assez importante dont le chef actuel est le Cheikh El Koury.

**OULAD BOU SBAH.** — Au sud des O. Delim et du Tiris, émigrés il y a un demi-siècle de l'Atlas marocain; de mœurs sociables; aujourd'hui sous la domination du chef de l'Adrar, Cheikh Sidi Lalzda.

**OULAD SIDI MOHAMMED.** — A l'est des O. Bou Sbâh, soumis au chef de l'Adrar depuis peu de temps, habitent la frontière du Grand Désert dans la région des Ouâdis. Cheikh Ould Chemmed.

**MEÏJANTS ou MAUGEANTS.** — Habitaient autrefois la région

1. Je dis résidence habituelle car Mël-Aynïn comme tous les nomades parcourt les steppes. C'est ainsi que lors de ma captivité il se trouvait bien plus au sud, au nord du Tiris; dans la suite je l'ai rencontré sur les bords du Saguiat-el-Amra. En tout cas, il réside une grande partie de l'année dans le Kddâ.

du Kddâ, ont émigré plus au nord, et habitent le nord de Tarfayâh (région du cap Juby).

Toutes ces tribus sont nomades, elles ont pour limite le tropique du Cancer; au sud du Tropicque les Maures sont sédentaires.

Le territoire de ces derniers n'a pas fait l'objet de mon exploration.

#### **Productions du Sahara occidental.**

##### *Flore.*

Chardons, — Artémises, — Buissons épineux, — Alfa.

Dans les Ouâdis : Légumineuses (spartum), — Graminées (stipacées), — Artémise de Judée (thym aromatique), — Absinthes.

Dans le Sud, près la frontière de l'Adrar : El atiplex halimus, — Crucifères, — El Cheyriamyris leonis, — Nitraria tridentata, — Tulj (acacia à gomme).

Dans le Nord : Epineux de la famille des aubépines, — Genêts, — Jujubiers nains, — Euphorbes, — (Ils près des rivières, — Roseaux, id.).

##### *Faune.*

Oiseaux : Aigle, — Faucon, — Autruche, — Hirondelle, — Passereaux.

Près de la côte : Courlis, — Macareux, — Héron, — Flammant.

Mammifères : Antilope, — Gazelle, — Lièvre, — Lapin, — Mulot.

Serpents : Céraste, — Caméléon, — Lézards.

Insectes : Dragons volants, — Tête de mort, — Coccinelle, — Fourmis (grosses), — Scorpions, — Araignées.

##### *(Minéralogie)*

Au point de vue métallurgique le Sahara occidental est

très pauvre et, sauf le sel gemme, je n'ai rencontré nulle part ces effleurements qui sont autant d'indices sur la richesse du sol.

Comme aperçu géologique, la nature du sol est dans le Sud : granitique, micacé, gneiss, feldspath; à partir du cap Bojador, calcaire, crétacé; dans le Tekna, roches primitives; près du Saguiat, argile et grès bigarré.

#### Climatologie — Sahara occidental.

##### (Résumé)

La saison des pluies est entre octobre et novembre. Dans quelques jours le Sahara change d'aspect : de sec qu'il était, il devient verdoyant.

Pendant huit mois de l'année, dans la région du cap Bojador, soufflent les vents nord-nord-est. D'octobre à février, soufflent les vents du désert qui soulèvent les sables, déforment les dunes et alourdissent l'atmosphère.

On observe quelquefois des *halos*, et le *mirage* se produit fréquemment dans la région des dunes.

Il y a de grands écarts de température. De janvier à mai, la moyenne de la température diurne est 27 degrés centigrade; pendant la nuit, à cause de la radiation qui s'exerce avec une grande intensité sur la surface siliceuse du sol, le thermomètre descend à + 4 degrés centigrade. Au mois de mai, à l'époque où j'ai quitté le Sahara, la température moyenne diurne était + 35 degrés centigrade et la température nocturne + 6 degrés.